

Dystopie. « Il faut y aller, maintenant », d'Emmanuelle Heidsieck

Une vieille dame sans histoire parle en attendant de partir pour l'exil. Emmanuelle Heidsieck donne vie à ce discours nostalgique, grinçant et chaleureux.

Publié le

Mercredi 18 Janvier 2023

Alain Nicolas



Paris, le 19 novembre 2020. Soldats de l'opération Sentinelle. © Benoit Tessier/Reuters

Il faut y aller, maintenant, d'Emmanuelle Heidsieck, Éditions du Faubourg, 112 pages, 15 euros

Une femme parle. Sans s'interrompre, intarissable, comme quelqu'un qui a peur. Elle a peur, ou plutôt, comme elle dit, elle est dans un «*état d'angoisse*». Et c'est «*juste ce besoin de parler*» qui lui permet de tenir, en attendant la voiture qui va venir la prendre. Un besoin de parler qui s'oppose à la nécessité de se taire. Car elle a aussi peur de parler, de ne pas dire les mots qu'il faut. Dire «*coup d'État militaire*» au lieu de «*rétablissement de l'ordre*», «*milice*» au lieu de «*patrouilles*

civiques» peut vous faire expédier dans un camp. On ne dit pas «*camp*» mais «*zone d'attente*», de «*transit*». Cela se passe en France, aujourd'hui, et c'est comme ça depuis dix ans.

Un coup d'État

Il y a dix ans que l'armée, celle que l'on connaissait bien, celle de la République, a tout bonnement pris le pouvoir. *«On ne voulait pas y croire, on ne pouvait pas y croire. Et pourtant, que de signes avant-coureurs.»* C'est dans *«ce qu'on entendait sur les ondes les années précédant le coup d'État»* qu'il faut les chercher. Elle fait la liste de tous ces signaux d'alarme qui ont sonné dans le vide, et dont la multiplication s'est heurtée à un déni fatigué. Elle les rappelle: *«grand remplacement/anti-France/climat d'exaspération/rétablir l'ordre/symbole d'autorité...»*, parmi tant d'autres. Il y a eu quelques échauffourées que la vieille dame ne détaille pas, *«et puis tout a basculé»*.

Comment se fait-il qu'à 74 ans, elle décide de quitter le pays? Au début, ils étaient nombreux à le faire. Ses enfants, son ex-mari, des neveux, des amis partaient pour le Brésil, l'Argentine, le Canada. Très peu aux États-Unis, *«sur la même pente que nous»*. Les militaires fermaient les yeux, ça fait autant d'opposants en moins. *«Et petit à petit, ils se sont mis à serrer la vis. Il fallait bien céder (...) au désir de tyrannie. Au fanatisme.»* Un jour, elle apprend qu'elle aussi, malgré son âge, malgré sa condition de veuve d'un patron du CAC 40, elle est *«sur les listes»*. Il est vrai qu'elle ne renie pas ses opinions de *«bourgeoise de gauche»*, et qu'elle agit dans une association d'aide aux familles monoparentales. Cela suffit à la classer *«élément subversif»*.

Nouveau départ

Elle ne parle pas toute seule. En face Aida, sa femme de ménage mauricienne, pour qui elle a pu obtenir la nationalité française. L'amitié qui les lie est réelle. C'est Aida qui va l'accueillir à Maurice. Nouveau départ? On ne sait pas. Dans son monologue, toute une vie de femme passe, lucide face à sa condition, intelligente, digne. Elle parle de tout ce

qu'elle laisse, des livres qu'elle aurait voulu emporter. Elle va continuer. «*Je serai Inès. Absolument.*»

Délaissant les fables sociales comme *Trop beau* ou *À l'aide*, Emmanuelle Heidsieck donne avec ce livre une dystopie grinçante, inquiétante, un signal d'alarme à ne pas négliger, tout en restant proche de l'intimité de cette femme, de sa voix. On se prend à rêver d'entendre ses mots portés par un corps, sur un théâtre. Qui sait?